recteur ; Aubanel, secrétaire général de la préfecture ; le général Laplace, commandant du 1er corps d'armée ; les généraux Courbassier et Ryckebusch ; Benoit, chef de cabinet du Préfet; Delesalle, maire de Lille ; Poulain, chef de division de l'instruction publique ; Bonnarie, directeur de l'enseignement.

Quand le calme est rétabli, M. Riddez, baryton d'opéra, entonne le *Chant des Mutualistes*. La musique du 43e et les élèves de plusieurs écoles, sous la direction de M. Oscar Petit, reprennent au refrain cet hymne entraînant.

Les cris de « bis » éclatent de toute part. M. Oscar Petit répond gracieusement à la demande des auditeurs.

Le chant terminé, M. Casimir Périer se lève et félicite M. Riddez et l'auteur de la musique, M. Oscar Petit.

Avant de donner la parole à M. Dubron, il excuse M. Roche et lui témoigne toute son admiration.

Que les acclamations, dit-il, qui ont retenti dans la foule, soient pour lui un réconfort moral.

Discours de M. Dubron

L'orateur commence ainsi :

Mesdames et Messieurs,

Avant de vous abandonner aux charmes de la parole éloquente de nos hôtes, permettez-moi de leur souhaiter la bienvenue.

Au nom de notre Comité de l'Alliance d'Hygiène Sociale et de la Mutualité du Nord, j'adresse nos remerciements les plus respectueux à M. le Président Casimir Périer et à ses éminents collaborateurs.

Leur visite n'est pas seulement pour nous un grand honneur. Nous allons lui devoir aussi, avec les conseils les plus autorisés et l'excitation des plus nobles exemples, une investiture nécessaire.

Les orateurs que vous allez entendre vont vous désigner tout à l'heure les sinistres ennemis de nos populations laborieuses du Nord, ces redoutables fléaux qui les déciment et qui sont comme la douloureuse et trop coûteuse rançon de notre puissance industrielle.

Heureusement si le mal est chez nous, le remède n'est pas loin.

Aux contaminations, aux pestilences, aux habitudes vicieuses nées de l'extrême densité de notre vie commune, il faut opposer, outre la défense de l'altruisme individuel, des moyens empruntés aux ressources bienfaisantes de la collectivité. Au mal social, il faut opposer l'hygiène sociale; et puisque du voisinage et de l'agglomération naît une communauté de souffrance, de misère et de contagion, il faut de l'union des intelligences et des cœurs faire sortir une salutaire solidarité d'efforts pour la santé, pour la paix, pour l'amour et pour la vie.

Voilà ce qui va vous être magistralement enseigné.

Dieu merci, nous n'avons pas dans notre région, attendu la Constitution de l'Alliance d'Hygiène Sociale, pour commencer la lutte contre la mortalité infantile, l'alcoolisme et la tuberculose.

Si Paris, qui centralise les génies et les gloires, peut s'enorgueillir de ses savants et de ses philanthropes, le mal social a trouvé aussi, chez nous, de valeureux adversaires.

Nous n'avons ici ni les Latulle, ni les Budin, ni les Siegfried, ni les Georges Picot, ces apôtres de la Science généreuse et de la Sociologie bienfaisante, dont les noms sont connus et respectés dans le monde civilisé tout entier ; mais, depuis longtemps, la justice de nos concitoyens a applaudi aux efforts tentés dans notre pays contre l'alcoolisme par le Dr Folet, ce vigoureux lutteur, à la raison robuste, à la parole diserte, à l'indépendance électique et tranquille ; contre la mortalité infantile par les Docteurs Dron, Ausset, Butruille. Oui, et par bien d'autres ; contre la hideuse tuberculose par d'éminents philanthropes comme M. Georges Vancauwenberghe *et de savants médecins comme le Docteur* Calmette, ce fils de Pasteur, auquel, le 28 mai dernier, M. le Président Loubet rendait, à Arras, un juste et éclatant hommage.

Enfin si nous n'avons pas, dans le Nord, ce penseur et cet orateur admirable, à la fois guide et orgueil de la Mutualité qu'on appelle M. Léopold Mabilleau, nous serions bien ingrats d'oublier l'homme qui a été, chez nous, l'organisateur et le conseil inlassable des Mutualistes, mon excellent confrère et ami Eugène Roche, auquel, interprète de toute cette assistance, j'adresse, avec nos vœux de rapide guérison, le témoignage ému de notre reconnaissante sympathie.

L'orateur dit ensuite :

« Je parlais tout à l'heure des œuvres naissantes qui jalonnent déjà, sur la carte du département du Nord, notre marche en avant pour le bien public.

Lille, Roubaix, Douai, St-Amand, Caudry, voilà nos étapes.

Elles sont marquées, ici, par une consultation de nourrissons ou une goutte de lait, là bas par une ligue pour l'épuration des eaux, ailleurs par la fondation d'un dispensaire anti-tuberculeux, autre part et partout par la diffusion de cette forme exquise et tendre de la Mutualité qu'on nomme la Mutualité Maternelle, cette institution apportée à Lille par un homme de bien aussi méritant que modeste, notre ami Eugène Foubert grâce à l'initiative duquel on a soulagé tant de mères misérables et sauvé tant de pauvres petits.

Dans quelles circonstances et dans quels milieux notre propagande dont je viens de dire les effets s'est-elle exercée ? Qui donc nous a mis en communication avec le public ? Qui donc a dressé notre tribune dans ces salles bondées où *des milliers d'auditeurs venaient nous apporter* leur attention du jour et nous préparer leur collaboration du lendemain ?

Je le demande au Président d'honneur des Mutualistes du Nord, à l'infatigable compagnon de nos pèlerinages domiciaux; à M. Vincent dont j'oublie la dignité préfectorale pour ne voir en lui que le stimulateur de notre activité, le conseiller de nos initiatives, et, n'en déplaise au chef de l'Etat qui l'appelait l'autre jour, au banquet d'Arras, « mon ami Vincent », le premier Mutualiste du département du Nord.

M. Dubron termine ainsi :

A l'heure où je parle, la poussée qui secoue le monde, un peu partout, est une poussée sociale.

Chacun la ressent et la reçoit à sa façon.

Pour nous, nous l'accueillons avec un programme scientifique, social et pratique.

Puisque nous n'avons aucune action sur les conditions du contrat de travail, puisqu'il ne nous appartient pas de soulager l'ouvrier en diminuant les heures ou en augmentant les salaires, nous avons résolu d'améliorer le sort de ceux qui peinent et de ceux qui souffrent par des réformes hygiéniques et morales simples, peu coûteuses, d'un effet certain et d'un résultat immédiat et tangible.

Voilà notre programme scientifique et pratique.

Quant à notre programme social, il est plus simple encore. Il consiste à négliger les stériles revendications de la haine et de l'envie, et à poursuivre la guérison ou l'atténuation du malentendu social par la diffusion des idées de justice généreuse et de démocratie fraternelle.

Voilà, Mesdames et Messieurs, au nom de quels principes, en sauvant la vie des petits enfants, en assistant la maternité pauvre, en assainissant le foyer, en vidant l'assommoir, en étranglant la tuberculose par le cordon sanitaire d'une prophylaxie bien comprise, nous avons la prétention de faire avec du bonheur individuel pour plus d'un, de la pacification et du progrès social pour tout le monde.

Tel est notre programme.

Qui l'aime nous suive !

Et maintenant, à tout à l'heure, Monsieur le Président.

Vous direz à cette foule avide de vous entendre, les paroles qui subjuguent et qui entraînent.

Rappelez-vous le premier rayon glorieux de votre vie, Champigny, le jour où, dans la fumée de la poudre, capitaine de 23 ans, votre geste de vrai chef, votre claire et calme intrépidité lançaient contre l'ennemi, vos héroïques petits moblots.

Aujourd'hui, ce n'est plus l'ennemi de la patrie qu'il faut combattre, ce sont les ennemis de l'humanité.

Faites un signe et notre escouade va devenir une armée.

Dociles à votre voix, nous nous lèverons en masse pour enfanter des miracles.

Nous ferons les corps mieux portants, la race plus forte et plus vaillante, les cœurs plus unis et plus heureux, et nous rendrons l'âme de notre patrie plus fière, plus juste, plus véritablement républicaine, car elle sera plus saintement et plus tendrement fraternelle.

Une longue ovation est faite à ces belles paroles.

Discours de M. Budin

Après une courte allocution de M. Mabilleau, M. Budin, professeur, parle de la mortalité infantile. Il en étudie d'abord les causes. Il fait remarquer que l'allaitement artificiel, le lait de vaches mal nourries, l'ignorance des femmes sont la plupart du temps la cause du *décès des enfants.*

Il montre aux auditeurs quelles sont les œuvres qui ont été faites pour enrayer cette mortalité et leurs résultats. Il cite le cas de Billy-Montigny où depuis les consultations dites de nourrices, M. Lourties, docteur, a constaté une grande diminution dans la mortalité.

Discours de M. Letulle

M. Letulle se lève ensuite pour parler de la tuberculose qui attaque si soudainement l'homme et se communique avec tant de rapidité. Le foyer du bacille de la tuberculose, dit-il, est le logement insalubre.

Il cite les moyens existant pour combattre cette terrible maladie, les dispensaires antituberculeux, les sanatoriums et les logements à bon marché.

Discours de M. Picot

M. Picot, membre de l'Institut, prend pour sujet l' « Alcoolisme. »

L'amélioration du logement, dit-il, est une réforme qui n'a pas de revers, elle n'a que d'heureux résultats.

Discours de M. Casimir Périer

M. *Casimir Périer termine la série des* discours.

Je veux saluer tout d'abord, dit-il, le département du Nord qui, dans la mutualité et l'hygiène, a la première place. Il me suffirait, pour affirmer ces paroles, d'énumérer toutes les associations qui ont pour but l'amélioration du sort de nos semblables.

Vous avez compris la puissance des associations, vous pouvez décupler vos efforts.

Après avoir cité quelques-unes des associations humanitaires de notre région, M. Casimir Périer rend hommage une dernière fois au département du Nord dont le terrain est mieux préparé que tout autre pour atteindre le but qu'il se propose.

Expliquant le but de l'Alliance l'orateur dit : Je crois que l'action de la *science* a besoin du concours de la société; quand un mal est individuel, l'homme peut se soigner lui-même et l'humanité n'a pas à intervenir, mais quand il se propage, il faut pour le combattre qu'il y ait accord entre l'action publique et l'initiative privée.

On vous a montré quels étaient les affreux ravages du taudis, de l'alcoolisme, de la tuberculose et de la mortalité infantile, tous ces sujets sont communs et à cette coalition pour la mort il faut opposer la coalition pour la vie. Là où les efforts ont commencé il faut les diriger et les grouper. Nous vous apportons l'association des hommes de science et des hommes politiques.

Il faut réunir les bonnes volontés.

Sorti de la démocratie, je n'ai plus qu'une ambition : celle de la servir. Je ne fais aucune distinction, et j'accueille avec autant de bonne volonté, l'ouvrier aux mains calleuses, que l'homme aux mains gantées. (Applaudissements).

La cause que nous défendons est digne de notre grande Révolution : elle permettra à la France de conserver sa place dans le monde. (Applaudissements prolongés).

Après l'exécution de la *Marseillaise* par la musique du 43e, M. Riddez entonne de sa voix superbe l'*Hymne des deux Patries*, paroles de Manso, musique d'Oscar Petit. Sous la direction de ce dernier, l'Orphéon des Ecoles accompagne au refrain et produit sur le public une impression telle que l'air doit être bissé.

A six heures la séance était levée.

LE BANQUET

A sept heures et demie a eu lieu, à l'hôtel *Maréchal, le banquet offert à M. Casimir Périer*, ancien Président de la République.

Service très bien fait, menu excellent.

A la table d'honneur nous remarquons :

A la droite de M. Casimir Périer, MM. le général Laplace, commandant du 1er corps d'armée ; Vincent, Préfet du Nord ; Georges Picot, Georges Lyon, recteur ; Ledieu-Dupez.

A la gauche de l'ancien président de la République, MM. Victor Dubron, Delesalle, maire de Lille, Mabilleau, Chatteleyn, sénateur, Agache, Dr Calmette, directeur de l'Institut Pasteur.

Remarqués parmi les convives: MM. Bonte, député, maire de Lambersart, Aubanel, secrétaire général de la Préfecture, Benoist, chef de cabinet du Préfet, Dassonville, président du Tribunal civil, Vandame, rBarrois-Brame, Deloffre, conseillers généraux, Bonnarie, directeur de l'enseignement, Vivier des Vallons, commissaire central de Lille, Vautrin, chef de division à la Préfecture. Mlle Dupont, institutrice, des conseillers d'arrondissement, municipaux, etc., etc.

Deux cents convives environ assistaient au banquet.

LES DISCOURS

Toast de M. le Préfet du Nord

M. Vincent, préfet du Nord, a pris le premier la parole.

Après un toast à M. Eugène Roche, que la maladie retient chez lui, M. le Préfet du Nord se félicite d'être mutualiste. Il trouve dans cette voie, des satisfactions qui le reposent du *fardeau parfois lourd, de la politique.*

Avec infiniment de tact, il établit un parallèle entre M. Loubet, Président actuel de la République et M. Casimir-Périer, ancien président.

Il leur trouve plus d'un point commun. Dernièrement, à Arras, une pancarte dédiée à M. Loubet l'appelait « le père de la paix européenne. » On pourrait appeler M. Casimir Périer « le père de la paix sociale. » Les deux Présidents sont donc mutualistes convaincus, que le désir de soulager les misères humaines hante à toutes les heures de leur existence.

M. Vincent, en terminant, lève son verre à M. Loubet, à M. Casimir Périer, deux braves gens dont la France s'honore et qui honorent la France.

Ce discours, accueilli par des bravos prolongés, es suivi d'un « vivat » vigoureusement chanté en l'honneur de M. Casimir Périer, et d'une série de bans, doubles bans, triples bans battus avec énergie.

M. Casimir Périer, sous l'empire d'une vive émotion, déclare n'être pas en état de répondre immédiatement.

Il donne la parole à M. Malagié, vice président des voyageurs de commerce.

Toast de M. Malagié

Ce dernier exprime, en excellents termes, les remerciements de l'association toute entière pour les paroles élogieuses adressées à M. Eugène Roche, président de l'Association, que la maladie tient éloigné de ce banquet, vers lequel, en ce moment, vont toutes ses pensées.

M. Malagié remercie les orateurs des superbes discours de la journée, lève son verre en leur honneur et entonne un vivat chaleureusement soutenu par l'assistance.

Toast de M. Victor Dubron

M. Dubron prend ensuite la parole.

L'éminent avocat, dans un discours plein d'esprit, rappelle qu'un vague parfum de mort a plané sur tous les discours de la journée. On a examiné successivement tous les moyens de lutter contre la macabre faucheuse. Tout cela devait être dit, mais pour nous mettre le cœur en joie il faudrait autre chose.

Malicieusement, M. Victor Dubron se tournant vers M. Delesalle, maire de Lille, dit :

— J'ai le bonheur d'avoir pour voisin de table un officier de l'Etat-Civil qui n'a pas encore beaucoup servi (rires), je vais lui demander de dresser l'acte de naissance d'un nouveau-né, d'un petit diable très remuant, plein de vie, destiné à faire beaucoup de bruit et aussi beaucoup de bien. Il s'appelle *« Le Comité régional du Nord de l'Alliance* d'Hygiène Sociale ».

Eu parents prévoyants, nous songeons déjà à son établissement, aussi lui avons-nous découvert une fiancée. Le nom de celle ci est: « l'Union des Mutualistes du Nord ».

M. le Maire, ajoute plaisamment M. Dubron, il est inutile de dresser des actes de publication. L'acte de mariage est en règle, aucun consentement n'y manque. Nous vous demandons seulement d'accueillir en toutes circonstances, ce couple si bien assorti, avec toute votre bienveillance, (Applaudissements prolongés).

M. Dubron termine sa spirituelle allocution en portant la santé des deux secrétaires généraux des associations désormais unies, de M. le *Dr Calmette et de tous les mutualistes qui* sauront faire autour de l'œuvre collective, l'union et la concorde.

Rappelant qu'il appartient depuis de longues années à la presse, M. Dubron demande à ses confrères leur concours pour la défense d'une œuvre neutre, c'est-à-dire placée loin du terrain de la politique, mais qui néanmoins est une œuvre bienfaisante, utile au pays et profondément humaine.

Il porte ensuite la santé de M. le docteur Budin, et en terminant, celle de M. Casimir Périer. (Applaudissements répétés).

Toast de M. Delesalle

Maire de Lille

M. Delesalle, maire de Lille, répond en levant son verre aux hôtes illustres qui ont fait passer à nos concitoyens une si bonne journée.

A propos des deux associations dont a parlé M. Dubron, le maire de Lille dit que les deux fiancés sont certains de trouver à la mairie l'accueil le plus sympathique et le plus cordial.

Après avoir parlé de la nécessité du développement de la solidarité sociale, M. Delesalle termine en levant son verre à la santé de M. Casimir Périer et de tous les vaillants groupés autour de lui pour le succès de l'œuvre commune. (Vifs applaudissements).

Toast de M. Mabilleau

Répondant au toast de M. Dubron, M. Mabilleau porte la santé de la démocratie fraternelle travaillant à une révolution pacifique d'où naîtra la rénovation du monde dans la paix et par la liberté. (Applaudissements)

Toast de M. Casimir Périer

M. Casimir Périer remercie la généreuse race des Flandres de l'accueil cordial qu'elle lui a fait.

Il rappelle en quelques mots heureux la magnifique manifestation de l'Hippodrome. Il salue le général Laplace, commandant du 1er corps d'armée arrivé hier à Lille, et qui a bien voulu prêter à la mutualité le précieux concours de l'armée.

Il convie tous les hommes de cœur, si nombreux dans le Nord, à mettre toute leur ardeur au service de la grande et noble cause de la mutualité.

Des applaudissements enthousiastes accueillent ces paroles.

Le banquet se continue ensuite joyeusement dans une union toute fraternelle, terminant ainsi une heureuse journée que *la démocratie* du Nord peut marquer d'une pierre blanche.

La procession privée de Wazemmes. — Le clergé de Wazemmes et les cercles catholiques, usant d'un droit absolument incontestable, avaient organisé hier une grande fête religieuse dans les vastes jardins des maisons Delcourt et Rogez, rue de Wazemmes, lieux rendus célèbres par la fuite de l'infâme frère Louis de la rue d'Aboukir. Une affluence considérable, composée en majeure partie de femmes — dans la proportion de 98 pour cent — d'enfants des écoles congréganistes et de curés, assistait à cette cérémonie consistant en une procession et un salut. Dès trois heures et demie, au moment où arrivaient dans *la propriété, fidèles et curieux*, un groupe assez nombreux d'ouvriers stationnant sur le trottoir opposé à l'entrée du tissage Delcourt chantait l'*Internationale* et autres refrains socialistes.

M. Parisot, commissaire de police du 7me arrondissement, chargé du service d'ordre, se mit à parlementer avec les manifestants et obtint d'eux très facilement qu'ils cessassent leurs chants et qu'ils se dispersassent. Les curieux, en foule, mais très calmes, continuèrent à arpenter la rue de Wazemmes d'où s'entendaient les chants liturgiques et les musiques de la procession.

Les grévistes quêteurs en firent bonne aubaine car les sous s'empilaient sans cesse dans leurs troncs.

Vers cinq heures et demie les portes de l'usine Delcourt, fermées pendant la cérémonie, s'ouvrirent pour laisser s'écouler les personnes qui avaient pris part à la procession.

Comme les bannières apparaissaient au seuil de la porte, prêtes à sortir, M. Parisot, ceint de son écharpe, fit savoir aux différents groupes qu'il était prudent pour eux de n'exhiber aucun emblème au dehors, et que s'ils passaient outre à ses conseils, force lui serait de s'opposer à toute espèce de cortège ayant l'allure d'une procession.

Les directeurs de la cérémonie obtempérèrent aux instructions du commissaire de police et la sortie des assistants commença aussitôt. La *Fanfare du Sud*, ouvrant la marche, fut accueillie dans la rue par des hous ! hous ! *formidables*, des sifflets stridents que le bruit des trombones et de la grosse caisse ne parvenaient pas à couvrir. Aucune violence heureusement ne se produisit. Certains prêtres et frères arrogants et provocateurs, agitant leur chapeau, poussant des cris variés, accrurent l'importance de la manifestation.

Dans le flot des cléricaux où nous nous trouvions on n'entendait du reste que les plus grossières injures à l'adresse des ouvriers. « Crapules, fainéants, qu'on aurait du plaisir à canarder ! » telles étaient les moindres aménités des douces brebis qui venaient cependant de réciter le *Pater* prometteur de pardon. Aussi, pendant plus d'une demi-heure ce fut, dans la rue de Wazemmes et place des Quatre-Chemins, un charivari étourdissant de cris, de huées, de chants. Beaucoup d'ouvriers et d'ouvrières manifestaient contre les groupes compacts de cléricaux. La police et deux brigades de gendarmerie se dépensaient en vains efforts pour faire circuler la cohue partagée en deux camps aussi bruyants l'un que l'autre.

Néanmoins, aucun coup n'était porté ; on put craindre un moment une sérieuse bagarre : un prêtre, haut de taille, tenant la tête d'une cinquantaine de jeunes gens, alla jusque sous le nez des anticléricaux lancer des paroles de défi. Les ouvriers l'entourèrent bientôt et leur exaspération était grande quand l'agent de police n° 172 s'élança dans la mêlée. Il reçut un formidable coup sur la figure et cette violence, dont il n'avait pas vu l'auteur, suffit pour que les adversaires missent fin à leurs provocations réciproques. Un instant après, une arrestation fut opérée, malgré les protestations de nombreuses personnes qui prétendaient que cette mesure était absolument arbitraire.

Enfin, à six heures, gendarmes et agents de police étaient parvenus à rétablir la circulation et il ne restait plus dans le quartier que de nombreux curieux paisibles.

FINANCES

Paris, le 4 juin 1904.

La séance écourtée d'aujourd'hui a été absolument dénuée d'intérêt, les affaires ayant été nulles ; toutefois, le marché est assez ferme.

Les Fonds d'Etats regagnent un peu du terrain perdu hier, notamment l'Extérieure et le Turc.

La Rente Française reprend légèrement à 97.92.

Les Sociétés de crédit restent bien tenues.

Le service de l'Emprunt des Chemins de fer Helléniques, qui aura lieu les 9 et 10 juin, est sous le contrôle immédiat de la Commission financière, autorisée à cet effet par les six grandes puissances. Il est assuré par privilège sur les excédents, après la part attribuée à l'ancienne dette, des revenus administrés par ladite Commission. Or, ces excédents représentent, pour 1903, 11.800.000 francs, tandis que le service dudit emprunt n'exige que 1.800.000 francs.

En valeurs industrielles, l'obligation Rosario est activement traitée à 470 fr. Les Pétroles du Wyoming sont sans changement à 92 fr. Les valeurs russes sont fermes.

A propos de la Société Ardoisière de Notheuret, qui se constitue dans des conditions absolument favorables, rappelons que M. de Lavigerie envoie une notice explicative à ceux qui lui en font la demande, 22, place Vendôme, à Paris.

Chemins Français calmes.

Chronique des Sports

SPORT HIPPIQUE

Le Président de la République à Auteuil

Le président de la République s'est rendu cet après-midi à Auteuil pour y voir courir le prix du Grand Steeple. Il a quitté l'Elysée à deux heures trente.

Dans la première voiture avaient pris place, aux côtés de M. Loubet, Mme Loubet, le général Dubois et M. Combarieu, secrétaires généraux de la présidence.

Sur tout le parcours, de l'Elysée au champ de courses, le président a été respectueusement salué par les promeneurs.

A son arrivée, il a été reçu par le président et les membres du comité de la Société des steeple-chase, qui l'ont conduit dans la tribune réservée au chef de l'Etat.

En raison du beau temps et de la grande solennité sportive de la journée, une foule nombreuse et élégante se presse dans l'enceinte du pesage, où l'on discute avec animation les chances des chevaux anglais et français qui doivent courir le prix du Grand Steeple.

Aussitôt le Président installé dans sa tribune les opérations préliminaires de la grande épreuve commencent.

Bientôt la cloche retentit et les concurrents sortent un à un sur la piste dans l'ordre du programme. Après avoir défilé devant les tribunes, les concurrents prennent leur canter. Dandolo et Violon II passent dans une action très remarquée. Gascon II est un peu lourd dans son action, Dampierre et Spa III ont tous deux une excellente allure.

Les chevaux se placent sous les ordres du juge et sur un excellent départ s'élancent, remontant la ligne d'arrivée vers le bull finch.

Bientôt Le Matin fait le jeu devant Dampierre, Bûcheron, Fairland et Gascon II. Bûcheron tombe au premier saut de la rivière. Après cet obstacle Le Matin, Violon II, Fairland, Gascon II et Dampierre sont toujours en tête. Linster et Violon II se rapprochent en face. Au moment où le favori vient sur les concurrents de tête il culbute en même temps que Fairland.

Au deuxième saut de la rivière, Le Matin, Dampierre, Dandolo, Killarney, Linster et Gascon II sont ensemble.

Le train s'accentue alors et, en allant sur le brook, Dandolo, Gascon II et Dampierre sont en tête devant Spa III. Les quatre chevaux se détachent ; ils vont, luttant désespérément mais toujours ensemble. La double barrière, le bull finch sont ainsi franchis. Aucun concurrent n'a l'avantage. Voici la dernière haie, ils sautent presque de front. Dampierre fléchit aussitôt. Un peu plus loin, sur une fin de course superbe, au milieu d'une émotion indescriptible, Dandolo prend l'avantage d'une longueur sur Gascon II et Dampierre, que la lutte n'a pu séparer.

Le Président de la République fait alors appeler M. Fischhof, l'heureux propriétaire du vainqueur, et le félicite chaleureusement, puis il quitte l'hippodrome avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Programme des Spectacles et Concerts

VILLE DE ROUBAIX

Concert gratuit. — Voici le programme du concert qui sera donné par la « Grande Fanfare », jeudi 9 juin, Place de la Liberté.

Première partie

La Villageoise, allegro militaire (La Rose). — Lilia, ouverture (Henri Gadenne) — L'Elégante, polka pour piston. Soliste : Henri Petit. — Hernani, fantaisie (Verdi).

Deuxième partie

La Belle Aliette, fantaisie mazurka. — Les Cloches de Corneville, fantaisie, (Planquette). — Ravissement, valse (Henri Gadenne).

VILLE DE TOURCOING

Concerts publics d'été. — La Fanfare « Les Intimes » et l'Orphéon « Art et Progrès », exécuteront le Jeudi 9 juin 1904, à 8 heures 1/2 du soir, sur le kiosque de la Grande-Place, les morceaux suivants :

La Fanfare les Intimes

1. Marche militaire (Ch. Béhiels) — 2. Emira, ouverture (H. Escudié).

L'Orphéon « Art et Progrès »

3. La mort d'un chêne (P. Pastor). — 4. Fils de Bohême (Jean Ritz).

La Fanfare « Les Intimes »

5. Fantaisie originale (Humbert) — 6. Bella Bocca, polka (Wittmann).

Grand-Théâtre municipal de Lille. — Direction A. Bourdette. — Bureaux, 8 heures, Rideau, 8 h. 1/2. — Lundi 6 juin. — Dernière représentation de Mme Sarah Bernhardt. — **La Sorcière**, drame en 5 actes.

GUICHET DES RENSEIGNEMENTS

AFFAIRES DIVERSES

H. T. à Ansin : Nous transmettons votre lettre à l'adresse indiquée dans le journal.

E. G. : Nous ne pouvons tenir compte des lettres non signées. La situation dont vous parlez est établie par contrat et il n'y a pas à y remédier autrement qu'en donnant une compensation au moins équivalente.

LE FACTEUR.

Etat-civil de Roubaix

Du 4 juin

Mariages. — Entre : Edouard Dubert, mécdentiste à Marcq-en-Barœul et Marie Vande Casteele, 26 ans, s. prof., r. de l'Alma 156 — Florimond De Pauw, 25 ans, mécan. r. des Fleurs, c. Desrousseaux 37 et Florentine Acndenboom, 19 ans, tiss. r. Boucher-de-Perthes 23 — Adolphe D'hossche, 44 ans, tiss. r. Voltaire 87 et Pélagie Verlinden, 40 ans, mén. r. Lavoisier 26 — Pierre Thoen, 28 ans, appr. r. de la Chapelle-Carrette 76 et Clémence Derbaudringhien, 22 ans, piq. id. — Joseph Maréchal, 48 ans, mén. r. des Fleurs, c. Desrousseaux, 43 et Zélia Fauvarque, 40 ans, mén., id. 48 — Emile Pinquet, 25 ans, mécan. r. de Condé 56 et Emilienne Olivier, 25 ans, doubl. r. de Leuze 159 — Albert Dambrine, 26 ans, ourd. r. de la Paix 54 et Jeanne Opsilvens, 23 ans, doubl. r. du Fontenoy 176 — Albert Nieuwmunster, 24 ans, magas. r. de l'Alma et Eugénie Cartreul, 24 ans, bamb. r. d'Alger 12 — Télesphore Collier, 24 ans, ajust.-méc., r. de Mouvaux, imp. Louis-Frère 16 et Estelle Desauw, 19 ans, repas. r. Moorse 8.

Du 5 juin

Naissances. — Beaufort Gaston, r. Blanchemaille — Nys Georges, boul. Beaurepaire 34 — Van de Vyver Madeleine, r. Dampierre 42 — Heylesonne Oscar, r. des Récollets, c. Pollet 14 — Boembeke Hélène, r. de la Redoute, c. Hornu 2 — Devotte Georges, boul. de Strasbourg, 108.

Décès. — Fay Jules, 25 ans, s. prof. r. Lille, 96 — Dervaux Rosine, 71 ans, s. prof. Hôtel-Dieu — Gillis Louis, 60 ans, débour. Hôtel-Dieu — Servais Marie, 77 ans, ménagère, r. de l'Ommelet, 192.

Publications de mariages. — Entre : Edouard Castelain, 26 ans, surv. de peign., r. Labruyère et Louise Bodin, 25 ans, mén. r. de la Redoute. 45 — Joseph Paux, 25 ans, debour. r. du Coq-Français 21 et Adeline Devalde, 19 ans, soign. r. Decrême, c. Debruyne 7 — Arthur Delcroix, 22 ans, march. boucher à Wattrelos et Gabrielle Roelens, 19 ans, s. prof. r. St-Joseph 49 — Emile Grever, 35 ans, papet. r. de Lannoy 98 et Léa Demey, 26 ans, mén. r. Bernard 104 — Louis Baert, 30 ans, journ. r. des Arts, c. Dhont 1 et Héléna Mattelaer, 29 ans, dévid. id. — Georges Dervaux, 28 ans, empl. de com., r. de l'Industrie 44 et Jeanne Dubois, 25 ans, s. prof. r. Croix — Henri Florin, 27 ans, encol., r. Long.-Haies 211 et Victorine Jacgère, 24 ans, fileuse, id. — Julien Thérin, 30 ans, perceur en fer, r. du Fort 72 et Odile Vanluyten, 28 ans, peign. id. — Alphonse Goubet, 27 ans, dresseur, r. de l'Alouette, fort Lepers 20 et Hélène Carton, 23 ans, mén., r. St-Etienne 13 — Edmond Beurrier, 21 ans, journ., r. du Fontenoy, c. Flipo 7 et Marie Vancoppenolle, 22 ans, bobin., r. du Fontenoy, c. Dhouailliez 2 — Maurice Lesage, 27 ans, dessin. en tissus à Croix et Fernande Thiébaut, 21 ans, s. prof. id. — Edmond Lampaert, 25 ans, dresseur de chaînes, r. Jouffroy 47 et Adelaïde Renard, 22 ans, piq., r. Ste-Thérèse, 54 — Jules Delhoute, 21 ans. tiss. r. de Condé 61 et Eugénie Duquesnoy, 20 ans, tiss. id. — Auguste Hasse, rentier à Breslau et Catherine Iten, veuve Günther, s. prof., id.

Etat-civil de Tourcoing

Du 5 juin

Naissances. — Lucienne Théry, r. Passerelle 36 — Jules Rocq, r. de Wattignies, 22 — Henri Castelain, r. du Rein 62 — Adrien Debeyn, r. d'Elbeuf — Marie Depooter, r. d'Anor 75 — *Mélanie Héquette*, r. de la Blanche-Porte, cour Ramaert.

Décès. — J. Bte Visosc, 75 ans, r. Fin de la Guerre, cour Courbou — Adèle Baisez, 56 ans, ménagère, r. du Tilleul 102.

Mouvement du port de Dunkerque

Entrées du 3 juin

Rufisque, v. ang. Cairnavon, 996 tx, c. Field, arachides.

Cherbourg, v. Ville-de-Bordeaux, 721 tx, c. Pelvadeau, lège, Hecquet.

Du 4 juin

Liverpool, v. ang. Lestris, 731 tx, c. Crasword, m.-d., Debaecker.

Newhaven, rem. ang. Warrior, 17 tx, c. Licolm, lège.

Du 5 juin

Dieppe, v. Ville-du-Havre, 98 tx, c. Esnol, m.-d., Duchateau

Londres, sl. ang. Centaur, 81 tx, c. Rogess, lège, Debaecker.

Requejada, v. Armorique, 170 tx, c. Hamon, minerai, Leroy.

Sartlam, v. ang. Adensi, 1642 tx, div. m., Walford.

Sorties du 3 juin

Port-Launay, sl. N.-D. de Lourdes, 52 tx, c. Lebeau, phosphate, Leroy.

Bilbao, v. ang. Forest, 972 tx, lège, Leroy.

Marseille, v. Emma, 832 tx, c. Mallet, m.-d., Hecquet.

Du 4 juin

Hurtlepool, v. norv. Bremen, 187 tx, c. Jacobsen, lège, Parisis.

Newport, 4-m. ang. Garnet-Hill, lège, Morel.

Newport, rem. ang. Warrior.

Goole, v. Ralph Crayke, 436 tx, c. Thorpe, div.-m., Alibert.

Londres, v. ang. S.-R.-Peel, 283 tx, c. Daines div.-m., Debaecker

Du 5 juin

Cherbourg, v. Emilie, 470 tx, c. Lewintre, charbon, Leroy.

Rotterdam, v. Amiral l'Hermite, 62 tx, c. Zonnequin, d.-m., Debaecker.

Tunis, v. Cambrai, 490 tx, c. Brunet, d.-m., Hecquet.

Imprimerie du *Progrès du Nord*, rue Nationale. 51 LILLE.

Le Gérant : A.LECLERCQ.

Le Bossu ou le Petit Parisien

Par Paul FÉVAL

CINQUIÈME PARTIE

LE CONTRAT DE MARIAGE

Gonzague avait dit vrai. Il n'aimait pas le sang. Seulement, quand les autres moyens faisaient défaut, le sang ne forçait jamais Gonzague à reculer.

Un instant, l'aventure de cette nuit avait mal tourné. Tant pis pour Chaverny ! Mais, depuis que le bossu s'était mis en avant, les choses prenaient une physionomie nouvelle et meilleure. Le bossu était évidemment un homme à qui on pouvait tout demander. Gonzague l'avait jugé d'un coup d'œil. C'était un de ces êtres qui font volontiers payer à l'humanité l'injure de leur propre misère, et qui gardent rancune aux hommes de la croix que Dieu mit comme un fardeau trop lourd sur leurs épaules.

— La plupart des bossus sont méchants, pensait Gonzague : les bossus se vengent. Les bossus ont souvent le cœur cruel, l'esprit robuste, parce qu'ils sont en ce monde comme en pays ennemi. Les bossus n'ont point de pitié. On n'en eut point pour eux. De bonne heure, la raillerie idiote frappa leur âme de tant de coups, qu'un calus protecteur se fit autour de leur âme.

Chaverny ne valait rien pour la besogne indiquée. Chaverny n'était qu'un fou ; le vin le faisait franc, généreux et brave. Chaverny eût été capable d'aimer sa femme et de s'agenouiller devant elle après l'avoir battue. Le bossu, non. Le bossu ne devait mordre qu'un coup de dent, mais un coup mortel. Le bossu était une véritable trouvaille.

Quand Gonzague demanda le notaire, chacun voulut faire du zèle. Oriol, Albret, Montaubert, Cidalise s'élancèrent vers la galerie, devançant Cocardasse et Passepoil. Ceux-ci se trouvèrent seuls un instant sous le péristyle de marbre.

— Ma caillou, fit le Gascon, la nuit elle ne va pas finir sans qu'il grêle...

— Des horions! interrompit Passepoil; la girouette est aux tapes.

— As pas pur ! la main elle me démange, et toi ?

— Dame! il y a déjà du temps qu'on n'a dansé, mon noble ami.

Au lieu d'entrer dans les appartements du bas, ils ouvrirent la porte extérieure et descendirent dans le jardin. Il n'y avait plus trace de l'embuscade dressée par Gonzague au-devant de la maison. Nos deux braves poussèrent jusqu'à la chapelle où M. de Peyrolles avait trouvé, la veille, les cadavres de Saldagne et de Faënza. Personne dans la chapelle.

Ce qui leur semb a plus étrange, c'est que la poterne percée sur la ruelle était grande ouverte.

Personne dans la ruelle. Nos deux braves se regardèrent.

— Tôt vé! ce n'est pourtant pas lou couquin de Parisien qu'il a fait cela, murmura Cocardasse, puisqu'il est là haut depuis hier au soir.

— Sait-on ce dont il est capable! riposta Passepoil.

Ils entendirent comme un bruit confus du côté de l'église.

— Reste-là, dit le Gascon ; je vais aller y voir.

Il se coula le long des murs du jardin, tandis que Passepoil faisait faction à la poterne. Au bout du jardin était le cimetière Saint-Magloire. Cocardasse vit le *cimetière plein de gardes françaises.*

— Eh donc! ma caillou, fit-il en revenant, si l'on danse, les violons ils ne manqueront pas !

Pendant cela, Oriol et ses compagnons faisaient irruption dans la chambre de Gonzague, où maître Griveau aîné, notaire royal, dormait paisiblement sur un sofa, auprès d'un guéridon supportant les restes d'un excellent souper.

Je ne sais pas pourquoi notre siècle s'est acharné contre les notaires. Les notaires sont généralement des hommes propres, frais, bien nourris, des mœurs très-douces, ayant le mot pour rire en famille, et doués d'une rare sûreté de coup d'œil au whist. Ils se comportent bien à table ; la courtoisie chevaleresque s'est réfugiée chez eux ; ils sont galants avec les vieilles dames riches, et certes peu de Français portent aussi bien qu'eux la cravate blanche, amie des lunettes d'or. Le temps est proche où la réaction se *fera*. Chacun sera forcé de convenir qu'un jeune notaire blond, grave et doux dans son maintien, et dont le ventre naissant n'a pas encore acquis tout son développement, est une des plus jolies fleurs de notre civilisation.

Maître Griveau aîné, notaire-tabellion-garde-notes royal et du Châtelet, avait l'honneur d'être, en outre, un serviteur dévoué de M. le prince de Gonzague. C'était un bel homme de quarante ans, gros, frais, rose, souriant, et qui faisait plaisir à voir. Oriol le prit par un bras, Cidalise par l'autre, et tous les deux l'entraînèrent au premier étage.

La vue d'un notaire causait toujours un certain attendrissement à la Nivelle: ce sont eux qui prêtent force et valeur aux donations entre vifs.

Maître Griveau aîné, homme de bonne compagnie, salua le prince, ces dames et ces messieurs, avec une convenance parfaite. Il avait sur lui la minute du contrat, préparé d'avance : seulement, le nom de Chaverny était en tête de la minute. Il fallait rectifier cela. Sur l'invitation de M. de Peyrolles, maître Griveau s'assit à une petite table, il tira de sa poche, plume, encre, grattoir, et se mit en besogne. Gonzague et le gros des convives étaient restés autour du bossu.

— Cela sera-t-il être long? fit celui-ci en s'adressant au notaire.

— Maître Griveau, dit le prince en riant, vous comprendrez l'impatience bien naturelle de ces jeunes fiancés.

— Je demande cinq minutes, monseigneur, répliqua le notaire.

Esope II chiffonna son jabot d'une main, et lissa de l'autre d'un air vainqueur les beaux cheveux d'Aurore.

— Juste le temps de séduire une femme, dit-il.

— Buvons ! s'écria Gonzague, puisque nous avons du loisir. Buvons à l'heureux hyménée !

On décoiffa de nouveau les flacons de champagne. Cette fois, la gaieté semblait vouloir naître tout à fait. L'inquiétude s'était évanouie ; tout le monde se sentait de joyeuse humeur.

Dona Cruz emplit elle-même le verre de Gonzague.

— A leur bonheur ! dit-elle en trinquant gaillardement.

— A leur bonheur ! répéta le cercle riant et buvant.

— Or çà ! fit Esope II, n'y a-t-il point ici quelque poète habile pour composer mon épithalame ?

— Un poète! un poète! cria-t-on; on demande un poète !

Maître Griveau aîné mit sa plume derrière l'oreille.

— On ne peut pas tout faire à la fois, prononça-t-il d'une voix discrète et douce; quand j'aurai fini le contrat, je rimerai quelques couplets impromptus.

Le bossu le remercia d'un geste noble.

— Poésie du Châtelet, dit Navailles; madrigaux de notaire. Niez donc que ce soit maintenant l'âge d'or !

— Qui songe à nier? repartit Nocé ; les fontaines vont produire du lait d'amandes et du vin mousseux.

— C'est sur les chardons, ajouta Choisy que vont naître les roses.

— Puisque les tabellions font des vers !

Le bossu se rengorgea et dit, avec une orgueilleuse satisfaction :

— C'est pourtant à propos de mon mariage qu'on dépense tout cet esprit-là ! Mais, se reprit-il, resterons-nous ainsi ? Fi donc ! la mariée est en négligé. Et moi, palsambleu! je fais honte ! je ne suis pas coiffé, mes manchettes sont fripées.

— La toilette de la mariée, morbleu ! ajouta le bossu : n'ai-je pas entendu parler d'une corbeille, mesdames?

Nivelle et Cidalise étaient déjà dans le boudoir voisin. On les vit bientôt reparaître avec la corbeille. Dona Cruz prit la direction de la toilette.

— Et vite ! dit-elle, la nuit se passe ! Il nous faut le temps de faire le bal !

— Si elles allaient te l'éveiller, bossu ! dit Navailles.

Esope II avait un miroir d'une main, un peigne de l'autre.

— Chère belle, dit-il à la Desbois au lieu de répondre, un coup par derrière à ma coiffure !

Puis se tournant vers Navailles :

— Elle est à moi, reprit-il, comme vous êtes à M. de Gonzague, mes bons enfants, ou plutôt à votre ambition. Elle est à moi comme ce cher M. Oriol est à son orgueil, comme cette jolie Nivelle est à son avarice, comme vous êtes tous à votre péché capital mignon ! Ma belle Fleury, refaites mon nœud, s'il vous plaît.

— Voilà ! dit en ce moment maître Griveau aîné ; on peut signer.

— Avez-vous écrit les noms des mariés ? demanda Gonzague.

(A suivre).